

INSÉCABLE

être fou ce n'est pas parler seul

Camille Readman Prud'homme



TRIC TRAC

le bruit des choses heurtées

Maï 2022

n° 71

Comité de rédaction

Victor Aymé Lesage
Maryka B. Proulx
Marilou Bessette
Marlène Caron
Michèle Des Rosiers
Émilie Imbert
Catherine Leblanc
Emma Létourneau
Alexe Martin
Karolyne Milley
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux
Jeanne Voghell
Marie-Laurence Therrien
Hubert Troli

Comité d'édition

Marilou Bessette
Michèle Des Rosiers
Emma Létourneau
Karolyne Milley
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux

Crédits photographiques

Marilou Bessette
Michèle Des Rosiers
Martine Lampron
Camille Racicot
Jeanne Voghell

Professeur-e-s

Simon Bourgoin-Castonguay
Geneviève Nugent
Alexandre Piché
Marie-Josée Riverin
Marie-Eve Sabourin-Paquette

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : novembre 2022

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 71

Volume 20, numéro 4

Mai 2022

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2022

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

(3687)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

CAMILLE READMAN PRUD'HOMME

INSÉCABLE

CAMILLE RACICOT

KAROLYNE MILLEY

VICTOR AYMÉ LESAGE

MARLÈNE CARON

ÉMILIE SÉGUIN LEMIEUX

ÉMILIE IMBERT

JEANNE VOGHELL

MARILOU BESSETTE

ALEXE MARTIN

CATHERINE LEBLANC

HUBERT TROLI

MARYKA B. PROULX

MICHÈLE DES ROSIERS

MARIE-LAURENCE THERRIEN

EMMA LÉTOURNEAU



notre invitée

CAMILLE READMAN PRUD'HOMME

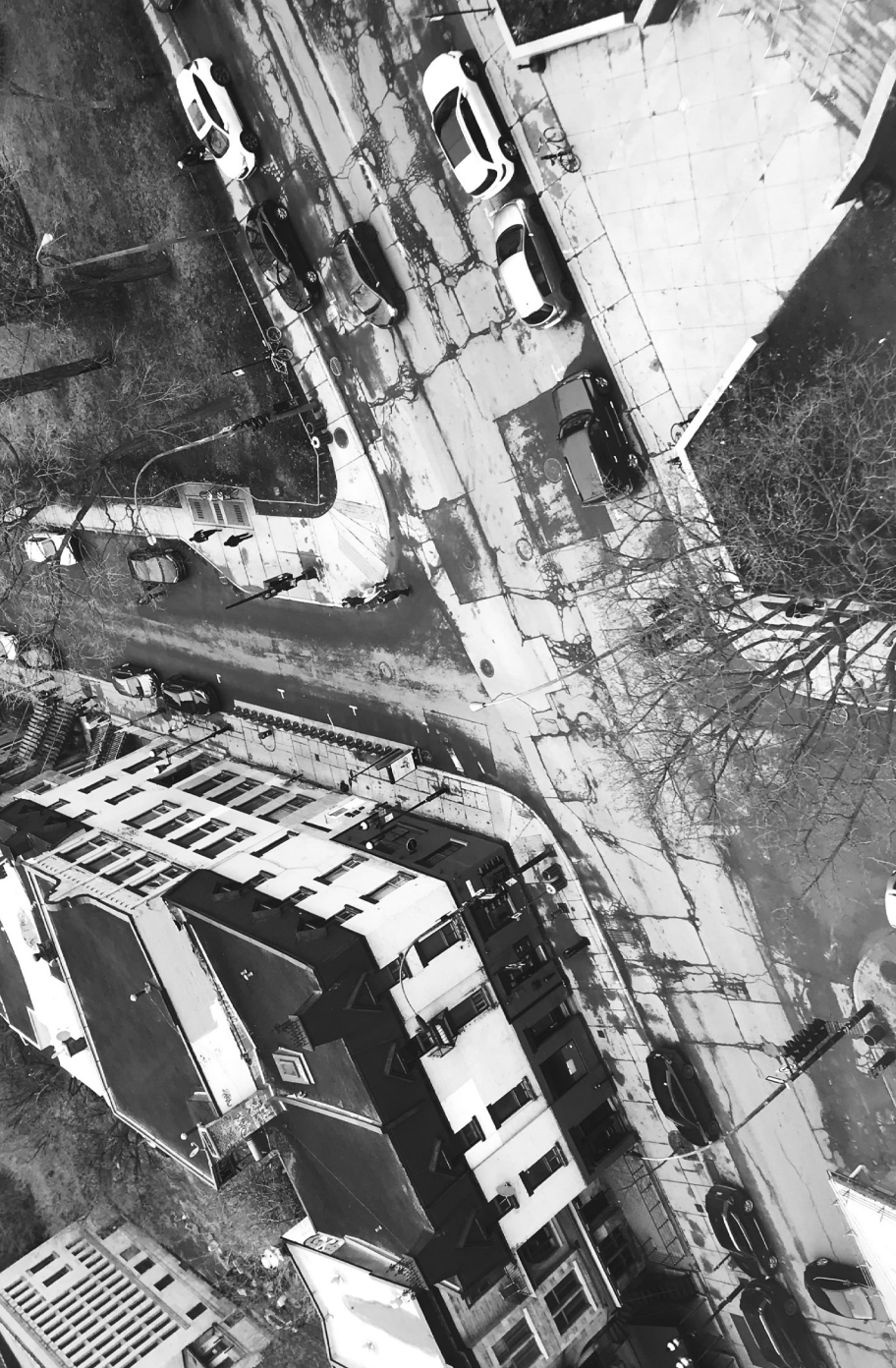
PRÉSENTATION

Pour ce numéro de la revue, tout a commencé avec l'atelier d'écriture de Camille Readman Prud'homme, autrice de *Quand je ne dis rien je pense encore* (Oie de Cravan, 2021), venue exprès pour nous de New York, où elle poursuit des études doctorales en littérature. Au cours de cette rencontre, il fut notamment question de la façon dont la poésie américaine crée, de façon inédite, un échange entre le monde du quotidien et celui de la création, une circulation entre l'ordinaire et la fulgurance des idées.

Depuis les exercices d'écriture proposés jusqu'à la version finale, les textes de ce numéro ont suivi leur chemin. Le souvenir, voire la nostalgie semblent dominer certains d'entre eux. Peut-être parce que plusieurs collaboratrices et collaborateurs de la revue écrivaient pour la dernière fois dans ces pages, la fin du cégep les appelant vers d'autres horizons.

Combien de fois, depuis deux ans, ces personnes se sont-elles réunies pour retravailler leurs textes, pour choisir les photos et les couleurs du prochain numéro ? Combien de fois se sont-elles réunies pour corriger des accords et ajouter des espaces devant les points d'interrogation et les points-virgules – insécables, bien sûr, comme la petite communauté que nous formons ? Quelque chose comme un souvenir, en effet, a pris forme à notre insu au gré des rencontres hebdomadaires, qui sera sinon insécable lui aussi, puisqu'il nous appartient à tous, du moins impérissable.

INSÉCABLE



TACHE AVEUGLE

Camille Racicot

Toute bouche avalée elle sculpte sa peau pelure d'orange
se plie en quarante ne mange plus ne dort pas un écho
lui crie qu'est-ce qu'il lui crie mais elle ne l'écoute pas ses
empreintes digitales imprimées sur leurs mémoires et toi
cognant toc sur une carapace sa tête une sorte de disque
dur toc tu lui dis qu'elle l'est déjà dans l'air trois degrés en
suspens un son coincé elle te regarde regarder ton autre
explosive autour une flambe ondulante une tour et elle
sait qu'elle ne le sera jamais tout à fait mal au cou elle l'a
trop tordu vers toi non mais regarde-la casse son plomb
mal aux mains à force d'étendre ton corps sur ses pages
noires fument cendres virevoltées et toutes les pupilles
braquées sur elle te garroche éclats aux yeux poudre à
canon mais tu ne vois rien que la muse des autres jamais
la tienne toc tu lui chuchotes chut femme soleil elle entend
fille sommeil chut les carabines frappent dans le cou juste
là où l'armure ne se rend pas là où la dynamite se cache
là où il faut tirer là où tu as tiré à l'aveugle droit dans
sa rétine point de mire d'un coup viens trembler elle dit
viens avec moi tous les iris la boivent mais toi deux trous
vides où sont tes yeux ?

AVRIL, S'IL TE PLAÎT, DÉCOUVRE-TOI DE TOUS TES FILS

Karolyne Milley

Laisse le vent m'embrasser, retirer mon écharpe.

Les nuages rangent leur voile et dénudent les rayons, juste pour toi. Le coucher de soleil veille sur nous passé l'apéro. Ta slush saveur garnotte désaltère l'asphalte de nos villes goudron. Les plates-bandes de nos maisons banlieusardes passent du blanc, gris, brun au vert, jaune, rose. Les hirondelles gazouillent sur les fils d'Hydro, c'est un récital. La voisine d'à côté plante des tulipes ; arrose-les, elles ont soif de ta pluie rafraîchissante. Les arbres envient les bourgeons, recouvre-les d'un manteau érable. Les glaces fondent, le fleuve reprend sa valse. Il te dédicace son ressac. Les radeaux de bois mort emportent les tristesses de l'hiver. Ils annonceront ton arrivée avenante à tous les riverains qu'ils croiseront.

Dehors, dans ton jardin, ça sent déjà un peu les roteux ketchup-moutarde, les maillots de bain chloreux, le chasse-moustique et les frites vinaigrées de la cantine. Dans quelques semaines, ce sera les balades d'autobus sur le bord du fleuve, les cheveux au vent avec quelques frettes dans un fourre-tout. Ta brise apporte la venue des soirées frénétiques à la marina, des siestes de hamac, du fleurdelisé virevoltant à la Saint-Jean et des serviettes de plage sur les cordes à linge. Mes orteils ont hâte de sentir le gazon frais sous la table à pique-nique.

Avril, laisse-moi faire des tresses dans tes cheveux mêlés, salés. Suspends tes mitaines sur les crochets du vestiaire, serre ton parka dans le soupirail, embarre tes salopettes

dans le cabanon. Déshabille-toi, sois pas timide, redonne-nous le printemps.

Tu es enfin là. J'embarque dans mon char, je baisse les vitres, et je crie toutes ces chansons qui n'attendaient que toi. Mon cœur s'harmonise à ces hymnes florissants, j'oublie le frimas. Mon pare-brise translucide n'est plus givré. J'arrive dans le driveway de mes chums, la musique au max. On décolle pour l'inauguration de la saison estivale : la première crème glacée de l'année. Je liche mon cornet, assise sur la terrasse, habillée d'un mince manteau en jeans. Je grelotte, mais je m'en fous ; depuis ton arrivée, je veux croire en la chaleur. Les mangeux de crème glacée et moi échangeons un regard attendri. Avril, berce-moi dans tes vents doux. Je prends tous tes fils, et m'en tisse une écharpe qui gardera mon cœur au chaud l'hiver prochain.



LE PRÊTE-PLUME

Victor Aymé Lesage

Il était environ cinq heures de l'après-midi. Je descendais de ma Cadillac pour me diriger à la porte du bistrot où je devais rencontrer cet énième sous-traitant qui, avec son haleine de rouge, allait sûrement tenter de me vendre son texte d'environ quatre cents mots — juste assez long pour contenter mon éditeur — traitant de tout et n'importe quoi qui émeut ces foules de pubères malheureux en quête d'une figure parentale solide dans les pages de la revue littéraire pour laquelle je travaillais à l'époque. Par les vitres de l'établissement, la seule personne que je pouvais distinguer derrière toute cette saleté venue des pots d'échappement parqués dans le stationnement portait un pull vert, probablement inspiré du mendiant faisant office d'hôte, des lunettes tout aussi croches que son dos et une barbe de deux semaines ; sûrement mon bonhomme. Je saluai donc Michael avec un billet de cinq dollars, éteignis ma cigarette dans le cendrier de la devanture et rentraï dans la salle à manger.

Une fois entré, je ne pris pas la peine d'attendre le seul serveur de la place, et allai directement confronter mon homme en ayant en tête de partir le plus vite possible vers le prochain pseudo-écrivain n'ayant pas le millième de mon succès. Il était sur le point de prendre une autre bouchée de son sandwich aux tomates lorsque je lui dis :

— Alors, vous êtes mon homme ? C'est bien vous que j'ai appelé hier au sujet du manuscrit ?

En entendant cela, il sortit son sandwich de sa gueule et me regarda un temps, d'un air amateur face à un grand homme comme moi, et répondit :

— Ah, oui, bonjour, oui, le voici donc, disons.

Complètement amateur même, me dis-je en l'espace de deux microsecondes, mais ça me plaisait de voir qu'il y avait encore des gens mentalement disposés à reconnaître ce que j'étais. Je le remerciai et jetai immédiatement un coup d'œil, en ne prêtant pas attention à ce qu'il tentait de me dire, à ce manuscrit imprimé sur une feuille précédemment froissée par ces tics nerveux flatteurs sur lequel était imprimé :

L'entonnoir

Un jour, l'on naît, et c'est à ce moment précis que l'on commence à mourir, mais se reposer là-dessus serait bien trop réhilitoire ; nous vivons dans un entonnoir qui ne cesse de nous mener au même trou de cent-quatre-vingt-seize centimètres de circonférence, juste assez pour accueillir deux corps, mais qui, bien souvent, ne se remplit qu'à moitié, faute d'avoir trouvé sa part d'éternité.

La jeunesse se fait en un instant fragile ; à l'âge de l'entonnoir, il ne reste que quelques moments durs à percevoir pour nos yeux rendus insensibles. Et à la fin de celle-ci, vient un autre dix millimètres de circonférence, un délicieux rouleau de tabac qui vient lentement nous découdre dans le silence de la pénombre.

La toux et l'âge adulte arrivent donc dans une vague de soupir, et avant même de s'en apercevoir, la cinquantaine s'amarre sur les rives de nos ambitions, le trou aussi ; toujours plus proche, il arrive.

C'était tout ; pas un mot de plus, réalisais-je en laissant mes glandes salivaires tirer une salve sur mon palais. Flou, difficilement lisible, mais un brin philosophique et donc vendeur, tel était ce que je cherchais et cet homme me l'avait apporté ; j'allais donc lui acheter.

– Vingt dollars, lui criai-je d'un ton enjoué.

– *Say less*, qu'il me dit avant de me présenter sa main que je serrai sans hésiter.

Je lui balançai donc vingt dollars, lui fit signer un contrat stipulant que j'acquerrais les droits d'auteur et payait son dîner. Nous nous levâmes tous deux et sortîmes ensemble du restaurant, sans nous parler aucunement, et tandis que j'allumais le moteur de ma caisse, je le vis sortir du dépanneur voisin, un paquet de clopes à la main.



CANDIDE
Marlène Caron

Tu portes du 7 ans mais tu en as 5.
T'as perdu ta palette droite hier.
Tu comptes de 1 à 10 mais t'oublies le 4.

Tu fais la bombe dans la piscine faute de savoir plonger.

Tu préfères la limonade de ta grand-mère à l'eau chlorée
anyway.

Tu sais pas encore ce qu'est l'amour, on t'a envoyée sur
des fausses pistes. T'essayes de deviner, tu te tires dans le
pied 1 2 3 5 6 7 8 9 10 fois.

Partout depuis toujours tu dis bonjour tu es polie.
Ton sourire cache tes dents croches et ta misère au cerveau.

Aujourd'hui t'aimes comme tes palettes se bordent se
collent s'aiment.

Tu te souviens du 4.

Tu sais plonger.

Tu portes du 9 ans à 9 ans.

Ta couleur préférée c'est jaune citron été de bord de
piscine.



... CAR JE M'ENNUIE DES VINYLES

Émilie Séguin Lemieux

Il y a de ces gens, des gens trente-trois tours, des sillons fermés ou boucles infinies qui reviennent sans cesse en tête comme une mauvaise piste qu'on saute chaque fois. On a beau les jeter par la fenêtre, les envoyer faire un tour à l'échelle d'une révolution terrestre, les broyer dans une centrifugeuse jusqu'à ce qu'il ne reste que de minuscules bouts coupants, ils reviennent toujours. Le pire, ils reviennent en miroir crescendo.

Escarbille errante.

Parsec entre les notes, ils multiplient les distances en partant sans se soucier de rien, mais en secondant le lendemain.

Des années-lumière pour les oubliés, pourtant la transgression d'un iota. Vinyles de nuances en quarante-cinq tours, on pense avoir tout vu. Sauf qu'on oublie de faire jouer le microsillon à l'envers.

Musique osmose.

Il y a de ces gens vinyles, fabriqués à même nos os, qui décomposent en cernes nos mémoires.

Ces gens erreurs de piste, spirales déroulées qui s'accrochent quand même. On pense avoir oublié leurs mélodies, mais elles reviennent en *forte* dans le wagon de métro par une odeur trop proche des sons du cœur.

Cacophonies printanières.

De ces vinyles pleins de poussière qui grichent quand on les réécoute. Pincement au cœur, c'étaient nos chansons préférées. Donnés à la benne d'à côté, fantômes sur les plafonds d'insomniaques qui errent à côté des lézardes pour le vide existentiel.

Organe agonisant.

Être de vinyle, synecdoque de plastique. Doppelgänger de l'éponyme. L'une rit de mes mots, et l'autre les renvoie en boomerang alors que je me place au milieu de la rue pour les avoir en plein dans les yeux. Stylet sur la peau, les deux croches gravent les notes sur mes joues et creusent mes paupières. Ces disques qui sont collés au plateau, immobiles, retenus par la gravité des regrets qui décorent en étoiles fluorescentes le mur derrière la porte de la chambre.

Mauve d'espace.

Le bruit d'un CD qui craque est plus satisfaisant que le bruit des vestiges. Pourtant, je sélectionne toujours la même chanson sur le jukebox...

SOSIES

Émilie Imbert

J'ai les cheveux bruns. Ma myopie est telle que je devrai bientôt porter des lunettes à fond de bouteilles. Avec un peu de chance, cela me permettra de voir la vie en couleur, plus vraisemblablement en vert qu'en rose. J'aime lire.

Remarquez, cela va souvent de pair avec le fait de porter des lunettes. J'aime écrire.

Remarquez, cela va souvent de pair avec l'amour de la lecture.

À ma gauche est assise une fille. Elle a les cheveux bruns. Elle porte des lunettes, bien que je ne puisse pas juger davantage de l'état de sa vision. Je la vois lire et gribouiller dans un cahier. Elle doit aimer lire et même écrire. Je commence à me demander si nous ne sommes pas identiques.

Je lui demande son nom. Émilie. Elle s'appelle Émilie, et moi aussi ! Je panique. Elle est pareille, un clone. Non ! C'est moi le clone, moi la copie. Nos styles vestimentaires différent, pourtant je sais le mien être une copie du style de tant d'autres Émilie de ce monde.

Je me replonge dans mon ordi pour faire disparaître ce trouble identitaire, syndrome d'un prénom un peu trop commun.

SWEET SIXTEEN

Jeanne Voghell

Sweet sixteen

Comme si c'était sweet d'avoir sixteen

Comme si nos sacs à lunch étaient remplis de jujubes

Et que chaque ado avait droit à son party de seize ans

Nos sacs à lunch renferment

De vieux Tupperware tachés orange spaghetti

Pis chaque ado a droit à son party de boutons dans le front

Sweet Sixteen

More like sixteen sucks

Quand tu penses avoir tout compris

Quand tes parents pensent enfin t'avoir sizé

Sweet sixteen

Comme si c'était sweet que des poils te poussent partout

Comme si nos têtes étaient remplies de pensées positives

Et que chaque ado avait le droit d'aimer n'importe qui

Les bonbons pis les sacres pleins la bouche

« Arrête de manger, arrête de sacrer »

Sweet sixteen

Réaliser que c'est pas tout le monde qui comprend

Qu'être une femme c'est plus qu'une identité

Que haïr une femme, ça se traduit par des comportements

Pas par des mots

Personne va jamais crier « j'suis misogyne et j'en suis fier »

Sweet sixteen

Pis réaliser qu'encore, en tant que femme,

Tu seras pas écoutée, ni même respectée

Parce qu'on invoque la liberté d'expression
Pour excuser les morons

Sweet sixteen
More like une étape à passer
Bientôt c'est le cégep, pis ensuite l'uni
Tu verras, c'est pas si pire que ça
Parce qu'au boutte du fond
C'est toi pis toi-même contre le monde
Pis c'est correct de même

Un bon matin, tu te réveilleras
Pis ton seul problème sera
Ton craving constant de bière frette
Pis de bonbons surettes



S'ENFUIR DE LÀ-BAS

Marilou Bessette

Les gens d'ici oublient plus.

Les gens d'ici se brisent plus.

Les gens d'ici sont d'ailleurs. Ils voient ce qui s'éteint avec le printemps. Ils habitent la vie qui se cache entre les lampadaires. Ils se creusent des trous dans l'asphalte. Ils rapetissent leur corps pour agrandir leur tête. Les autobus sont plus gros, les vélos font plus de bruit. Je me perds à travers les nuages de fumée exponentiels.

Les gens d'ici fument plus.

Les gens d'ici pleurent plus.

Je regarde le nuage au-dessus de ma tête. Petite fille de banlieue, pourquoi tu t'enfuis ? Je m'enfuis pour être une autre. Je m'enfuis parce que le monde est triste. Je m'enfuis pour pleurer.

Les gens d'ici sont tout seuls.

Argent de maman. J'achète de la peinture. Je m'écris sur la brique de l'école. *Fuck tout le monde*. Je n'ai pas peur de me faire reconnaître à travers les foules.

Guitare de papa. Je fais résonner des accords dans les salles vides, tout le monde applaudit. Je chante des chansons qui parlent de celles que j'aime, personne n'écoute.

Les gens d'ici dansent plus.

Les gens d'ici se blessent plus.

Les gens d'ici s'embrassent plus.

Les gens d'ici parlent moins,

mais peut-être que ça, c'est juste toi.



DÉROULER LE ROULEAU

Alexe Martin

Tu essaies d'ouvrir ton rouleau de printemps délicatement. Le film alimentaire ne fait qu'un avec la feuille de riz et, pendant que tu retires lentement le plastique, la feuille s'étire, mais ne se déchire pas. Tu sens le regard de ton voisin de bureau se poser sur ton rouleau. Tu te demandes si lui aussi est tendu devant l'explosion imminente de ta collation. Tu gagnes un peu trop de confiance et tires trop rapidement sur le plastique. Son contenu tombe sur tes jambes. Tu aimerais vraiment ça dire aux emballeurs de rouleaux de les emballer une fois refroidis, ils ne colleraient plus et tu pourrais enfin manger ton rouleau de printemps sans en avoir partout. Les nouilles se retrouvent toutes collées sur toi, les carottes râpées, sur le sol, et l'immense tranche de tofu atterrit dans la sauce aux arachides qui explose à son tour. Tu prends le temps de te regarder, il y a plus de nourriture sur toi qu'il semblait y en avoir dans le rouleau. Tu lèves les yeux pour constater que, effectivement, ta prof a vu toute la scène et tu n'es pas trop sûr si elle te juge ou si elle rit de toi. Tu peux déjà entendre ta mère : « Elle riait sûrement avec toi. » Dans ta main, tu tiens encore l'hybride entre la feuille de riz et le plastique. Tu ramasses les nouilles, qui ont elles-mêmes ramassé un peu de poils pendant leur séjour sur ton chandail, les carottes, qui ont seulement passé trois secondes sur le sol, donc ne sont pas infectées par la saleté, et la tranche de tofu qui est imbibée de sauce. Tu te concoctes un autre rouleau et laisses couler la sauce aux arachides, celle qui reste dans le pot, sur ton *remake*. Tu n'as pas trop le choix de le prendre en une bouchée. Il te roule dans la bouche, ce rouleau de printemps qui ne goûte absolument rien.

LES PENSÉES LIQUIDES

Catherine Leblanc

S'introduisent à travers les pans de mon manteau perméable
S'infiltrent dans mon cœur et dégoulinent jusqu'à mon foie
Pour que mon corps se débarrasse de la solitude qui le fait fondre

Les gouttes tombent et contrairement à ce que dit mamie
Je suis faite en chocolat
Amère de ne pouvoir arrêter les rouages de l'horloge
Pour te dire que tu es la plus belle pluie que j'ai vue
Celle qui fait germer les pensées de mon jardin

Pourtant je me dissous en ta présence
Tu es une bougie fleur boréale et moi
Je suis ce vieux paquet
De 25 MacDo King Size
Qui pourrit par terre

J'aurais aimé avoir
Le temps de te dire
Mon nom

FIGÉ

Hubert Troli

C'est l'un de ces jours qui ressemble étrangement aux derniers, à ceux que j'ai vécus l'année passée et l'autre d'avant, peut-être l'autre avant celle-là aussi. Qui sait. La familiarité du quotidien empreint du temps envolé, du vieillissement effréné. Et dire qu'au seuil de cette nouvelle ère, je n'avais pas encore atteint la majorité. Aujourd'hui, le passage de ce cap me semble étrangement bien lointain. Consommer devient une activité des plus banales. Les réflexes d'autrefois, le stress agréable qui accompagnait le passage à la caisse, Boréale, Labatt ou Molson sous le bras, se sont essoufflés faute de raison d'être. Il en est de même pour les durs réveils — six heures sans faute —, le bleu marine des uniformes, les cours de huit à onze, puis de douze à quinze, les temps libres à n'en plus finir, le célibat et le jugement d'autrui, ou plutôt ma vulnérabilité, quoique celle-ci n'est peut-être pas tout à fait révolue.

Combien de printemps ai-je vu passer en contrehaut de cette caverne faisant office de bureau ? Combien à venir encore, d'allers-retours entre la pénombre de la chambre et le bain solaire, le vent m'enveloppant, le grand air de l'estuaire ? Les oiseaux chantent le retour de la belle saison. Je m'évade du trou pour apprécier sous mes pas, le temps d'un répit, le bois du balcon, d'où se dévoile à moi toute l'intimité, la beauté paisible des ruelles.

Un bref instant, je ne fais rien sinon profiter de ce qui me différencie des roches au sol, ma condition de vivant. C'est que trop souvent je me suis fait prendre à ce jeu : prise de tête, angoisse humaine, stress civilisationnel,

plus exactement. L'impression que ces obligations, ces impératifs de réussite, d'excellence, m'oppressent telles des forces tangibles, réelles, en tout point matérielles, alors qu'elles ne sont que pure fiction. « Au fond, sauf ma conscience, mon existence ne diffère guère de celle du gravier par terre. » En énonçant cette maxime, le ciel comme mon regard s'illumine. Je suis libre.



MASTURBER SON PASSÉ

Maryka B.Proulx

Une semaine. C'est le temps qu'il lui aura fallu pour nettoyer le plancher collant, ramasser les bouteilles vides de Wallaroo Trail livrées par le dépanneur et téléphoner chez Pharmaprix pour qu'on prépare ses cinq milligrammes de Valium.

L'alcoolisme archétypal qui habitait les vieux hommes de son âge, ceux qui n'avaient pas de femme et qui n'assumaient pas la masturbation, il ne s'en était pas soucié. Or, il n'avait pas encore de femme et n'assumait pas la masturbation. Désirant se dissoudre dans le rêve de posséder une terre et d'être père de famille, il but l'urine de la déchéance sans avoir besoin d'une coupe à vin.

Il n'alla pas chercher ses médicaments. Le grognement ahurissant de la sonnerie de l'appartement m'avisant de l'arrivée de notre seul visiteur quotidien, le livreur, retentit à nouveau et nos souliers recommencèrent à faire ce bruit de velcro mastiqué au contact du sol.

Rien ne l'empêchait de sauter du haut de son immeuble, à l'exception de sa fille. Seulement, elle ne provenait pas d'un utérus suffisamment admirable. Il était donc inutile de s'efforcer de vivre convenablement pour cette petite bâtarde.

Siphonnant le fond de sa dernière bonbonne d'alcool, il repensait à la vie qu'il aurait pu mener. Il s'imaginait ce qu'il serait devenu si son cousin n'avait pas branlé son pénis d'enfant et inséré sa queue dans son anus. Peut-

être qu'on lui aurait appris à pleurer avant de devenir un homme.

Les travailleurs ont la CNESST, les animaux ont Brigitte Bardot et les enfants, l'espérance d'avoir été planifiés et de ne pas naître un 29 février.



La liberté implique l'amour de la solitude.

LE RECU, C'EST TOUJOURS IMPORTANT (NE PAS L'OUBLIER)

Michèle Des Rosiers

Pousser les plus gros soupirs. Me sentir soulagée, déresponsabilisée, libre. Rester confinée chez moi le plus longtemps possible sans ressentir de honte (quatorze jours). Fucked mon horaire de sommeil : me coucher à cinq heures du matin, dormir jusqu'à seize heures puis rater la lumière du jour, ou bedon faire des siestes de quatre heures par-ci par-là. J'm'en fous, j'ai aucun engagement.

Sortir marcher un peu, parce que c'a l'air que prendre l'air, c'est important pour la santé mentale. Prendre de grandes respirations. Ne croiser aucun voisin, aucune voiture, ne voir aucun avion dans le ciel. Pouvoir heureusement recevoir la PCU puis être payée à rester chez moi. Me sentir tellement détendue que ma créativité explose de partout. Ressortir mon matériel d'art puis me remettre à dessiner, à faire des collages, à peindre des toiles. Me donner le défi de ne rien commander, de cuisiner tout ce que j'ai envie de manger puis passer des journées complètes à me concocter des repas gastronomiques de huit services. Commencer à écrire le manuscrit que j'ai dans la tête depuis douze ans. Tiens, je pourrais m'inscrire en création littéraire au cégep du Vieux pour l'automne. Pourquoi pas ?

Organiser la maudite garde-robe en bordel. Chaque fois que je l'ouvre, je me dis que je devrais faire le ménage, mais non, c'est pour y ajouter un autre objet inutile que je souhaite garder pour mes archives de vieille madame. Je finis toujours par pu avoir le choix de la réorganiser parce que ça menace de s'écrouler chaque fois que j'ouvre la porte, puis ben sûr, je jette ce que je voulais conserver

y'a quelques années en me demandant pourquoi donc j'ai voulu sauver ça. Ouvrir une bouteille de vin nature pour déjeuner, parce que t'sais, c'est du jus de raisin, c'est juste un peu fermenté, pis aussi le nom le dit, c'est naturel. Me faire plaisir, pour le simple plaisir de me faire plaisir. Me croquer à toute heure du jour ou de la nuit, quand l'envie m'pogne, pis que ça me prenne cinq minutes ou deux heures, j'm'en fous, y'a personne qui m'attend !

Je deviens consciente de la nature qui m'entoure : j'entends les oiseaux chanter, je sens le vent, je remarque la texture de la terre sous mes pas. J'ai le temps de réaliser que ça fait longtemps que j'ai pas pris le temps. Je réapprends à déguster, à profiter, à jouir de chaque seconde qui passe, comme quand j'étais p'tite pis que j'avais rien à planifier, à préparer, à orchestrer, quand je savais même pas c'était quoi, une responsabilité, quand tout ce que je voulais, c'était juste vivre pis m'amuser.

TROU DU COEUR
Marie-Laurence Therrien

Nos mains mêlées
t'apaisent
amenuisent

le vide

mais
tes mains tapent et
me pèsent

me nuisent
et se plaisent
à l'oublier

Moi, maintes fois nue
qui maintenant fuis

ta fougue facile
les lèvres acides
qui ont un jour
baisé ton corps
brûlé

Les veines en vodka
sans quartier de lune

J'aurais aimé voir
toutes tes étoiles

tomber



RÉVÉRENCE

Emma Létourneau

ma tranche fendue
accueille la lumière
l'éveil du souvenir

la chaleur ventrale
retrouvée à la presse
la naissance

mes frères entassés
assoupis par le noir et le froid
les archives

les accords bière et mots
applaudis par les altérés
la scène

la pièce de mosaïque
tremblant de transparence
l'exode

l'étiquette dorsale
salie par l'attente
le renaissance

la fragilité des mots
dévoilée par la fonte printanière
le sol

ma mère en fougue entre les âmes sœurs
tachée par l'évidence
le 8.64

ma mère en fugue vers le plus que jamais
accouchant d'un graffiti
l'amorce

une première dernière ligne à écrire
une première dernière page à tourner
avant que je vous tire

ma révérence

5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées